



Charente



Au XIX^e siècle, le coton, si chaud, était inaccessible aux paysans japonais qui n'avaient d'autre choix que d'acheter des vêtements usés ou des morceaux de tissus abîmés, vendus à bas prix par des marchands itinérants. Avec les techniques de patchwork, de la lirette ou du fil retissé, ils en faisaient des kimonos. PHOTOS CÉLINE LEVAIN

Le château des kimonos flottants

LESSAC Ne rien jeter, réparer, transformer : c'est le message de l'expo « Boro », une plongée dans le Japon du XIX^e siècle



Stepen Szczepanek et Mathias Schwatz-Clauss sont les deux commissaires de l'exposition « Boro »

« **S**'il est plus large que trois haricots, un bout de tissu ne doit jamais être jeté. » C'était un dicton japonais, raconte Stephen Szczepanek, commissaire de l'exposition « Boro, the fabric of life », avec Mathias Schwatz-Clauss. Le galeriste new-yorkais, qui a commencé sa collection de vieux tissus japonais il y a quinze ans, va encore deux fois par an au pays du soleil levant pour tenter de trouver de nouvelles pièces.

« Les Japonais les plus pauvres, par nécessité, fabriquent des vêtements avec des tissus récupérés, déjà portés, usés »

Ce sont les plus rares d'entre elles qui constituent l'ossature de l'exposition estivale du domaine de Boisbuchet, à Lessac. Elle est abritée, comme les précédentes, dans le château du XIX^e siècle du domaine. « Boro » (qui signifie déchiré, cassé en japonais) prolonge l'exposition

d'il y a deux ans, qui montrait comment les Japonais ont découvert l'aluminium avec l'occupant américain, après la Seconde Guerre mondiale, et comment ils ont fait des merveilles de ce matériau éternellement recyclable, qui peut être fondu sur un petit brasero.

Cette fois-ci, l'histoire se passe dans le Japon rural du XIX^e siècle, parmi les paysans. L'archipel vit en autarcie presque complète. Ses habitants les plus pauvres, par nécessité, fabriquent des vêtements avec des tissus récupérés, déjà portés, usés.

Se développe alors un « art » de la « récup textile », avec trois techniques principales : le patchwork, la lirette et le tissage fait de fils différents, plus ou moins courts, remplis de nœuds.

Échos contemporains

Cette histoire est racontée par des petits textes qui accompagnent le visiteur dans les différentes salles du château, tandis que les kimonos ou les tabliers de campagne flottent dans les airs, tendus sur des fils ou des morceaux de bambous. Ils sont accompagnés de photos de la

vie paysanne à la campagne. La scénographie a été conçue avec les étudiants de l'école de design Parsons, à New York.

Paradoxalement, l'exposition plaira aux amateurs d'art contemporain, même s'il s'agit de vieilles pièces de textiles datées entre 1880 et 1950. Elles sont exposées dans toute leur nudité, leur fragilité. Sans falbala autour. Elles font penser à des tableaux d'art moderne.

Les deux commissaires y voient un écho évident, d'un point de vue esthétique, avec la peinture cubiste, les collages expérimentés par de nombreux artistes, depuis le pop art jusqu'à aujourd'hui, et l'arte povera (l'art pauvre) italien, qui utilise comme matériau artistique des chiffons, des vêtements usés, à côté de la terre, du bois, etc.

Avec cette présentation, le domaine de Boisbuchet veut également poser la question du recyclage de matériau dans notre société. Après l'été, les deux expositions japonaises, celle d'il y a deux ans et celle de cette année, tourneront ensemble à Lisbonne et Madrid.

Natacha Thuillier

EN PRATIQUE

« BORO, THE FABRIC OF LIFE »

Exposition ouverte jusqu'au 15 septembre, au domaine de Boisbuchet à Lessac (à côté de Saint-Germain-de-Confolens). Seules des visites guidées sont

possibles, de l'expo et du parc, où se trouve une authentique maison d'hôtes japonaise (environ 2 h 30). Tarif : 8 € adulte, 4 € étudiant, gratuit pour les moins de 12 ans. Sur rendez-vous au 05 45 89 67 00.